

Chloé Vernon

DIX JOURS EN MER

Roman léger pour lecteur adulte



LES PREMIÈRES INFIDÉLITÉS D'ÉLODIE

Chloé Vernon

Dix jours en mer

Les premières infidélités d'Elodie

© Chloé Vernon, 2024

ISBN numérique : 979-10-405-5603-9

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Le premier jour

Elodie et Cédric ont bien failli rater le bateau. Ils se présentent enfin un peu essoufflés et bons derniers sur la passerelle, mais le sourire aux lèvres, sous les regards bienveillants du personnel d'accueil. En trotinant presque, faisant mine de se presser plus que de raison, elle rend à chacun son sourire avec un peu de pétillance dans les yeux, tandis que Cédric, un peu plus nerveux sans doute, garde la tête baissée en grimpant sur le pont. Ils se sont peut-être un peu chamaillés, ils ont pris du retard. Il est agacé.

— Bienvenue madame, bienvenue monsieur, lance le steward d'une voix chaude et en s'inclinant légèrement à leur passage.

À peine ont-ils posé le pied sur le pont que les moteurs de l'imposant navire, une véritable ville flottante en réalité, tout entière dévolue au confort et au plaisir de ses passagers, commencent à vrombir.

— Ne vous inquiétez pas ! s'amuse l'homme en uniforme blanc, nous ne partons que dans une heure. Les machines ont besoin de chauffer avant notre départ. Je vous laisse avec Sylvie qui va vous conduire à votre cabine.

Et, semblant venir de nulle part, discrète et fine, Sylvie sort du rang de la petite haie d'honneur qu'ils viennent de franchir. Large sourire, petit geste engageant, elle ouvre la voie de sa démarche vive et le couple s'engage derrière elle le long du pont extérieur. Cédric, cette fois, relève un peu la tête et son regard finit par s'accrocher au postérieur galbé dans une jupe crème qui danse joliment devant lui.

— Dis-donc, mon cœur, tu veux que je t'aide ? Souffle Elodie dans une moue amusée et grondeuse. Tu n'as pas autre chose à contempler ici ? Regarde comme tout est beau, comme tout est grand !

En marchant sur la passerelle, le couple ne fait qu'entrevoir de larges salons luxueux qui s'étendent derrière des baies vitrées interminables, des salles de sport, des restaurants aux tables bien mises qui se succèdent en enfilade. Au-dessus de leur tête, si haut qu'il faut se tordre le cou pour en voir le bout, des

étages et des étages de fenêtres semblables, impeccables de symétrie.

— C'est impressionnant, n'est-ce pas ? sourit Sylvie en se retournant. Mais vous verrez, vous allez vite vous sentir chez vous. Je vous montre votre suite et, ensuite, je vous fais faire un petit tour du navire.

Ils marchent un moment, prennent un ascenseur et marchent encore un peu dans un couloir à la lumière tamisée.

La suite est à la hauteur de leurs espérances. Elodie, surtout, se montre très heureuse de ce raffinement, plus marqué encore que sur les images du catalogue. Non, vraiment, ce qu'ils avaient pu voir sur internet n'était qu'un pâle aperçu de la réalité. Quand ils entrent dans la chambre, le son de leurs pas est immédiatement absorbé par la moquette crème, rase et immaculée posée au sol, tandis qu'au mur, un élégant velour taupe isole aussi de tout le monde extérieur. Sur la table basse, un bouquet de roses orangées en pleine floraison, les accueille. Elodie perçoit immédiatement toute la sensualité de ce cocon. Elle s'y sent bien, tout de suite. Leurs bagages sont déjà là, posés bien alignés devant le vaste dressing. Elodie n'aura plus qu'à tout arranger à sa guise. Puis, très vite, c'est le fond de la chambre qui les attire. Il n'est que vitre et s'ouvre sur une vue vierge et imprenable sur l'océan. Le lit est posé juste devant.

— J'espère que cela vous convient, sourit Sylvie, sûre de son effet. Je vous laisse vous installer. Si vous le souhaitez, vous pourrez assister au départ, dans 45 minutes et si cela vous convient, je pourrais ensuite vous faire visiter notre navire.

* * *

Pierre jette un œil en direction de la baie vitrée quand le capitaine fait chanter l'impressionnante corne de brume qui annonce le départ du navire. Mais il ne sort pas sur la terrasse privative qui court tout au long de la suite 502 qu'il occupe. Les abords des villes, qu'on y pénètre par la route, par les airs ou par la mer, cela ne l'intéresse pas. Ces zones suburbaines, où l'âme de la cité n'a déjà

plus sa place mais où l'immensité du paysage n'a pas encore pris ses droits, n'ont, pour lui, pas d'existence propre et le voyage ne commence vraiment que lorsqu'on les a dépassées.

Alors, il se sert un fond de vieux rhum, diplomatico ambassador, que le personnel, à sa demande, a disposé dans son bar personnel. L'alcool est rond et chaud. Il s'installe dans le canapé, il ferme les yeux, penche la tête en arrière et tente de percevoir, jusqu'au fond de son ventre, le frémissement du navire quittant doucement le port. Bien sûr, il ne sent rien d'autre que la douce caresse de l'ambre vénézuélien. C'est une ville qui se déplace sur elle-même, un continent qui amorce sa longue dérive. L'océan lui-même n'est pas assez puissant pour le faire ciller. Et Pierre s'assoupit, tandis que sur le pont extérieur, les yeux de cinq cents passagers s'agrippent à la terre qu'ils voient s'éloigner. Pierre s'endort tandis que le navire s'en va. Pierre s'endort tandis que l'aventure commence.

* * *

Debout sur le pont, au milieu de la petite foule des voyageurs qui regardent le quai s'éloigner, Cédric tient Elodie par la taille. Négligemment, il laisse même glisser sa main sur le galbe de ses fesses. Elle porte un jean tout simple qui souligne avec grâce son joli postérieur ferme et bien dessiné. Partout, ça piaille et ça crie. Ça sent le mazout qui s'échappe des immenses cheminées, mais personne ne semble se soucier de l'odeur. Juste à côté d'eux, une veuve en robe meringuée peine à retenir un caniche nain surexcité qui aboie à tout rompre. Cédric se sent protégé par le nombre, alors il s'enhardit et sa caresse sur le derrière familial de son épouse se fait plus précise et plus pressante.

— Eh, monsieur, fait-elle soudain sur le ton de la gronderie, il y a des enfants ici. Je vous prierais de bien vouloir garder un peu de bienséance.

À peine a-t-il eu le temps de retirer sa main coupable que Sylvie, toujours gainée dans sa jupe crème se plante devant eux avec son sourire de circonstance.

— Prêt pour la visite ? Vous avez été les derniers passagers à embarquer et je vous ai obtenu une faveur. C'est une tradition ici, vous savez : les derniers arrivés sont toujours nos petits chouchous !

Elle baisse le ton et se penche vers eux en signe de confiance.

— Le capitaine vous attend au poste de pilotage et vraiment, je vous assure qu'il n'y a pas de meilleur endroit pour profiter du spectacle.

Sans plus attendre, Sylvie accroche Elodie à son bras et l'entraîne avec elle comme une vieille copine dans un centre commercial. Elle lui lance au passage un petit regard complice, signe de reconnaissance de femmes qui se sont comprises. Armée de son pass, une sorte de clé à molette à quatre branches, Sylvie ouvre toutes sortes de portes improbables, cachées au bout de couloirs que l'on aurait juré sans issue. Une dizaine d'escaliers et de ponts plus tard, tous trois se retrouvent tout en haut du navire, à la proue, au pied d'une sorte de tourelle blanche, perchée comme un observatoire au-dessus de l'immensité. Ils sont alors au-dessus de tout, au-dessus des étages de chambres et de salons, au-dessus des lounges et des salles de gym, au-dessus des saunas et des jacuzzis, bien au-dessus des machines, des cuisines et des locaux techniques.

— Je passe devant vous. Vous n'avez pas le vertige, j'espère ? sourit Sylvie avant de s'engager sur l'escalier qui grimpe le long de la tourelle et conduit au nid d'aigle à ciel ouvert du capitaine.

Elodie se tourne vers Cédric et lui fait signe de passer devant elle.

— Monte derrière elle, mon cœur. Si tu as peur, lève la tête, tu verras sa culotte. Ça devrait te calmer...

Cédric s'exécute et, bien sûr, il ne peut s'empêcher de regarder vers le haut, attiré comme une mouche par un fruit trop mûr, par la possibilité d'entrevoir le bout de tissus qui fait chavirer les hommes, depuis que le monde est monde. Et, de fait, le spectacle ne manque pas d'attrait. À quatre marches devant lui se dessine, sous le parapluie trop court de sa jupe réglementaire, l'adorable postérieur de Sylvie, souligné par un string dont la trace se perd dans la raie de ses fesses.

Elle monte avec entrain et elle sait bien le plaisir qu'elle offre à son poursuivant. Un instant, Cédric imagine immortaliser la scène avec son smartphone, il rougit presque à cette idée incongrue mais il se ravise. Elodie le

suit de près, tout cela l’amuse beaucoup visiblement, mais elle ne doit assurément pas être décidée à se laisser voler la vedette, ne serait-ce qu’un moment, au cours de ce voyage.

Arrivée en haut, avant d’ouvrir la lourde porte métallique du poste de commandement, c’est à Elodie que Sylvie renouvelle son petit regard complice. Façon de lui dire « J’ai montré mon cul à ton homme. Il a eu l’air d’aimer ça, mais ne t’inquiète pas, c’est tout ce qu’il aura de moi. » Puis, elle entre dans la pièce, comme une comédienne qui fait son entrée sur une scène.

— Capitaine, permettez-moi de vous présenter les deux derniers passagers à être montés à bord. Elodie et Cédric Aela, qui nous viennent de la région de Bordeaux. Quelques minutes de plus et nous partions sans eux !

Le capitaine s’extirpe des documents qu’il était en train de consulter sur une grande table ronde posée au milieu de la pièce. D’où il est, on a l’impression qu’il vole littéralement entre ciel et mer. Les parois de la large cabine, un imposant rectangle bordé d’écrans et de cadrans de toutes sortes, sont entièrement vitrées. Même à cette heure du soir, où le soleil commence à décliner, la luminosité est saisissante et la vue, de quelque côté que le regard se pose, est impressionnante. Un plongeon vers l’immensité. Le capitaine amorce un pas vers le petit groupe d’arrivants, un large sourire aux lèvres.

— Soyez les bienvenus ! Je suis enchanté de faire votre connaissance. Je suis le capitaine Musk. Mais Sylvie plaisante, naturellement : jamais nous n’aurions pu partir sans vous. Regardez, approchez-vous des hublots.

Elodie et Cédric suivent d’un même mouvement un peu timide la direction indiquée par le capitaine. Ils viennent se coller à la vitre. Le spectacle est, en effet, époustouflant. De si haut, on ne distingue déjà plus que les contours imprécis de la ville que l’on vient de quitter. Elle semble comme avalée par l’épaisseur des nuages et engloutie, dans le même mouvement, par les vagues et la houle. Et, de l’autre côté, c’est le désert liquide qui s’étale, imperturbable et mystérieux.

— Je ne me lasse pas de ce spectacle, moi non plus...

Et puis, adressant un geste circulaire à toute la pièce autour de lui.

— Vous êtes ici dans ce que l’on pourrait comparer au cerveau de notre navire. Et les personnes que vous voyez là, en sont les infatigables neurones. Nous

n'irions pas bien loin sans eux...

Le capitaine embarque Elodie dans sa marche et les voilà partis pour une inspection des troupes. Chaque employé, fidèle à son poste et conscient de son devoir de bonne tenue, se prête avec patience à ce petit simulacre. Sans doute en ont-ils l'habitude. En deux ou trois phrases, chacun tente de définir la tâche qui est la sienne dans cette ruche. Mais tout cela est bien complexe. Elodie s'y perd, Cédric fait mine et le capitaine s'amuse.

— J'insiste pour vous avoir à ma table ce soir, lance-t-il une fois le tour achevé. Le dîner est servi à 20 h, dans mes appartements. Cela vous laisse juste le temps de vous installer et de vous préparer. Sylvie va vous reconduire à votre cabine. On a vite fait de se perdre sur un monument comme l'Odyssée.

* * *

— Enlève ta culotte.

Cédric ne plaisante pas. Elodie vient d'enfiler sa robe crème ornée d'un charmant motif de fleurs bleues. Elle a choisi avec soin l'ensemble en dentelle claire avec cette adorable culotte transparente dans laquelle elle se sent si bien. Ce n'est certainement pas pour y renoncer si tôt dans la soirée. Mais Cédric a sa tête renfrognée. Comme les enfants devant un bâton de barbe-à-papa, il trépigne, il implore du regard.

— S'il te plaît... Ça m'exciterait tellement de te savoir sans culotte pendant ce dîner.

— Si tu es sage, tout à l'heure. On verra. Temporise-t-elle en ouvrant la porte de la cabine.

Dehors, Sylvie est là, toujours, qui les attend pour les conduire aux appartements du capitaine.

— Vous être très belle, Elodie, si je puis me permettre, glisse-t-elle à la jeune femme en la découvrant dans sa nouvelle tenue. Je suis certaine que le capitaine

va passer une excellente soirée.

Et le manège des pass et des escaliers dérobés se répète. Après dix minutes de marche qui les font passer par le couloir central, la petite salle de restaurant, l'entresol et la bibliothèque, le petit groupe se retrouve devant une porte de cabine parfaitement semblable à toutes les autres. Sans hésiter, Sylvie actionne la sonnette.

— Vous êtes arrivés. Je vous laisse. Bonsoir Cédric, bonsoir Elodie.

À peine a-t-elle refermé la bouche que la porte s'ouvre sur la figure joviale du capitaine. Il est en civil, parfaitement décontracté, simplement vêtu d'un jean un peu trop lâche et d'un polo Lacoste à la teinte largement passée. Mais il n'a rien perdu de son charisme.

— Entrez, mes amis, entrez ! Le chef nous a préparé une dînette. Installez-vous.

Dès le premier regard, les invités constatent que mise à part la porte d'entrée, les appartements du seul maître à bord après Dieu n'ont vraiment rien de commun avec les cabines des passagers ordinaires. Après un petit vestibule moqueté, ils découvrent un vaste salon décoré dans le plus pur style Empire. Des chaises aux courbures alambiquées, des toiles aux murs représentant des scènes de chasse un peu chichiteuses et même, une cheminée en marbre où brûle un véritable feu de bois. Elodie peine à masquer sa surprise, mais le capitaine, naturellement, n'en fait aucun cas.

Déjà installés dans les fauteuils crapaud les plus proches de l'âtre crépitant, un couple aux airs de vieux aristocrates froissés accueille les nouveaux venus en se levant d'un seul mouvement. L'homme comme la femme tiennent à la main un petit verre bombé contenant un appétissant liquide d'un rouge profond.

— Je vous présente Monsieur et Madame De Fursac, qui furent les premiers à prendre pied sur le navire pour cette croisière. À vous, quatre, le cercle est bouclé !

Le capitaine s'amuse visiblement beaucoup du casting de cette soirée. Il se tourne vers Elodie et Cédric, toujours cet air jovial accroché à son visage.

— Vous prendrez bien quelque chose ? Elodie, j'ai un excellent Porto Tawny. Je suis de l'avis de Monsieur de Fursac, je le préfère nettement au Ruby que l'on